Document généré le 17 avr. 2024 22:20

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Un dimanche de janvier

Louise Dupré

Numéro 126, 2010

Dignité / intégrité

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61748ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupré, L. (2010). Un dimanche de janvier. *Moebius*, (126), 71–74.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Louise Dupré

Un dimanche de janvier

Nous nous sommes assises l'une à côté de l'autre, Marie et moi, tandis que Fatima, qui nous accompagnait, parlait avec l'une des deux coiffeuses. Sur la banquette devant nous, deux femmes nous ont souri. Sourire discret, distingué, qui laissait pourtant apercevoir des trous dans la bouche, il leur manquait plusieurs dents à ces femmes, celle de droite avait même perdu l'une de ses deux incisives centrales. J'étais mal à l'aise pour elle, mais elle ne semblait pas humiliée, elle souriait, elle sourirait toute sa vie en montrant sa bouche pauvre. Et j'étais impressionnée, émue ou attristée, je n'arrivais pas à vraiment mettre le doigt sur ce que je ressentais, je lui ai souri moi aussi, faire ce geste minuscule puisque je ne connaissais pas sa langue. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Et sa compagne ? Difficile de le deviner sous ces vêtements noirs, longs, amples, qui me rappelaient ceux des religieuses de mon enfance. Qu'est-ce que ces femmes pouvaient bien faire ici, dans ce salon de coiffure modeste, attenant au hammam ? À quoi bon une mise en plis sous le hidjab ? Mais ne m'avait-on pas dit que les femmes se découvraient la tête à la maison, qu'elles étaient même élégantes, coquettes ?

Les deux coiffeuses, elles, exhibaient des coiffures modernes, comme celles qu'on voyait sur les annonces épinglées au mur, la plus jeune avait même des mèches en tous points semblables à celles que je m'étais fait faire récemment. J'y avais renoncé quand j'avais appris que je viendrais ici, question de passer inaperçue. Ce que je pouvais être bête ! Ici, les femmes habillées à l'européenne côtoyaient celles qui portaient le foulard islamique, j'avais aperçu quelques femmes le visage voilé dans la rue, mais

aussi deux ou trois jeunes filles en minijupe, c'était un pays de contrastes, décidément, et tout le monde paraissait s'en accommoder. Les discussions que nous ne cessions d'avoir chez nous sur les symboles religieux me semblaient totalement dérisoires, ici. Mais est-ce que je ne voyais pas la vie en rose, en ce dimanche de soleil où j'avais appris qu'il venait d'y avoir une tempête de neige à Montréal ?

C'était la première fois que j'allais au hammam. On m'avait dit que, durant la décennie noire, il était interdit de s'y rassembler, et pourtant les femmes avaient défié les autorités. Toutes les semaines, elles se retrouvaient, elles brisaient leur isolement, elle pouvaient bavarder entre elles. Les femmes devant moi ne semblaient pas subversives, mais quand les besoins les plus profonds sont entravés, jusqu'où est-on prêt à aller ? J'ai pensé au mot *intégrité*. Intègres, cet adjectif convenait aux deux femmes devant moi.

La propriétaire du hammam est entrée, elle a embrassé son amie Fatima, puis elle nous a demandé de la suivre, et nous l'avons suivie, en silence. Nous avons traversé une petite cour, puis une grande salle de ciment, où elle nous a demandé de nous dévêtir. J'ai dû faire un drôle d'air, car Fatima a répété, oui, oui, il fallait se déshabiller de la tête aux pieds, et nous avons obéi. Est-ce que nous n'allions pas attraper une bronchite, dans cette salle humide, on était au début de janvier, il ne faisait pas dix degrés dehors. Mais je n'ai pas eu le temps de me voir chez le médecin, on nous a demandé d'enfiler une cape et des sandales de plastique, on nous a conduites dans la salle d'eau, où étaient alignés des tabourets devant les murs, en face de robinets. *Quel dommage que vous ne soyez pas venues une journée où le hammam est ouvert*, a dit la propriétaire, *c'est si joyeux !* Toutes ces femmes nues sous leurs bijoux en or, assises les unes à côté des autres, avec leurs jeunes enfants, et qui se racontent les petits événements de la semaine. J'ai pensé aux femmes de chez moi, nos mères, nos sœurs, nos amies, nos collègues, c'était cocasse de les imaginer nues sous leurs bijoux, en train de converser. Dans la petite ville loyaliste où j'avais été élevée, les femmes n'étaient pas habituées à se montrer nues les unes aux autres. Mais c'était la même chose chez elle, en France, me confirmerait Marie

au moment du repas. Ici, c'était la nudité simple, celle qui unit les femmes sans qu'elles se sentent impudiques ni qu'elles se comparent entre elles, on oubliait les bourrelets, l'élasticité de la peau, les vergetures, la fermeté des seins, on oubliait les images de la publicité.

Deux femmes sont entrées, elles se sont dirigées vers nous, ont ouvert les robinets, puis elles nous ont aspergées, et se sont mises à nous frotter, avec un gant de coton, doucement, puis vigoureusement, les bras, le dos, le ventre, les jambes. Les yeux embués, je regarde le visage de celle qui me lave. Sérieuse, appliquée, comme une nourrice qui a le souci de bien nettoyer un enfant. Tout à coup, elle sourit, elle me sourit, de son sourire troué, je reconnais la femme qui était assise devant moi dans le salon de coiffure. Je me retourne, c'est sa compagne qui lave Marie. En t-shirts et pantalons souples, les cheveux libres, elles ont perdu l'air sévère qu'elles avaient dans leurs habits de religieuses. Mais elle ont gardé toute leur fierté.

Bouffée d'émotion, quelques larmes se mêlent à l'eau qui coule sur mon visage. Tout à coup, ces femmes ne sont plus des étrangères, on me lave, on me frotte maintenant avec un gant de crin, pour soulever les peaux mortes, me dit Fatima, on me donne un shampoing, et en moi se réveillent des sensations enfouies si loin que je n'avais même plus souvenir qu'elles avaient déjà existé. Je suis une enfant, j'ai une mère qui me donne mon bain dans la vieille baignoire sur pattes, je dormirai bientôt dans un pyjama qui sent le soleil parfumé de juillet, je ferai de beaux rêves comme les petites filles choyées. Choyée, je le suis, bien sûr, un papa, une maman, une grand-mère et un grand-père tout près, de l'amour, malgré les sous qu'il faut compter parce que papa a été malade et qu'il faut rembourser l'hôpital. Mais on n'est pas des pauvres, seulement une famille qui se serre la ceinture, dit maman. Plus tard, nous aussi on aura le téléphone et la télévision. Non, on n'est pas des pauvres, on se serre la ceinture dans la dignité.

La femme me tend une serviette en me souriant de son sourire troué, et je me demande combien elle gagne par semaine pour laver des femmes, je regrette de ne pas pouvoir lui parler, je regrette qu'on l'ait fait venir un dimanche alors qu'elle était en congé, je regrette qu'on

ait fait ouvrir le hammam pour nous faire plaisir, je ne m'habituerai jamais à être une femme pour qui on dérange des femmes comme elle. Mais c'est la règle de l'hospitalité ici, *les amis de nos amis sont nos amis*, a souligné la propriétaire, et la femme ne semble pas s'en plaindre, elle me fait un autre sourire troué. J'accepte le cadeau, un cadeau est un cadeau, je remercie la femme avec un sourire discret, je ne veux pas lui montrer une fois de plus que j'ai toutes mes dents.

C'est maintenant le moment de retourner dans la salle humide, la femme me salue et elle s'éloigne, dans son t-shirt de coton et son pantalon usé. Elle va revêtir son foulard noir, sa lourde robe de religieuse, elle va retrouver sa maison, son mari, ses enfants, elle aura peut-être une pensée pour moi qui continue à penser à elle. Peut-être que, comme ma mère, elle voudra faire instruire ses filles, pour qu'elles gardent toutes leurs dents. C'est important, ici, l'instruction, comme chez nous durant la Révolution tranquille. *Tu seras instruite, toi*, avait dit ma mère, et je suis instruite, en effet, j'ai si bien compris la leçon que j'aide même les autres à s'instruire.

Pendant que la jeune coiffeuse me sèche les cheveux, je me regarde dans la glace, rajeunie, reposée tout à coup, malgré l'horaire fou des derniers jours. Je jette un coup d'œil à Marie, visiblement détendue elle aussi. Nous voici prêtes à entreprendre la deuxième partie de notre voyage. Je quitterai cette ville avec un pincement au cœur. Là où je vais, j'espère rencontrer d'autres femmes qui me ramèneront à ma nudité d'avant, à cette dignité pauvre, humble, en deçà des frontières, des langues et des religions.